

MARY ELIZABETH BRADDON

L'Étreinte de glace
«The Cold Embrace»

1860

Il était artiste ; ce qui lui est arrivé, bien des artistes l'ont parfois vécu.

Il était allemand ; ce qui lui est arrivé, bien des Allemands l'ont parfois vécu.

Il était jeune, beau, studieux, enthousiaste, philosophe, téméraire, athée, sans cœur. Et comme il était jeune, beau, éloquent, on l'aimait avec passion.

Il était orphelin ; Wilhelm, le frère de son défunt père, l'avait adopté. Depuis sa plus tendre enfance, il avait grandi dans la maison de son oncle ; et sa cousine, la cousine Gertrud, l'aimait passionnément, et il lui jurait que lui aussi l'aimait passionnément.

L'aimait-il ? Oui, quand il le lui jura pour la première fois. Bien vite, il s'envola, cet amour passionné. Combien pitoyable, combien élimé peut devenir, à la longue, un sentiment de tendresse dans le cœur d'un étudiant égoïste ! Mais cet amour avait tout d'une aube dorée, alors que lui, à dix-neuf ans, venait de rentrer de sa période d'apprentissage chez un grand peintre, à Anvers, et qu'ils se promenaient tous deux dans les quartiers les plus romantiques de la ville, au coucher du soleil, sous la pleine lune ou pendant une matinée claire et joyeuse – le joli rêve que voilà !

Ils conservèrent leur amour secret, car Wilhelm, ambitieux, désirait un riche prétendant pour sa fille unique

– une perspective froide, terre-à-terre, bien éloignée d'un rêve amoureux.

Ils sont donc fiancés. L'un près de l'autre, alors que le soleil mourant et la pâle lune naissante divisent le ciel, il lui passe la bague symbolique au troisième doigt de la main gauche, ce doigt si blanc, si doux, si mince dont il connaît si bien le contour. La bague n'est pas ordinaire – un serpent d'or massif qui se mord la queue – le symbole de l'éternité. Elle avait appartenu à sa mère, et il reconnaît ce bijou entre mille. S'il se réveillait aveugle, demain, il le retrouverait entre mille, au seul toucher.

Il la fait glisser le long du doigt de l'aimée, et ils jurent de rester fidèles l'un à l'autre à jamais, pour toujours, dans le malheur, le danger, la tristesse, le changement, la maladie, la pauvreté. Le père de la fiancée devra se résoudre à consentir au mariage futur – car ils sont unis à présent, et seule la mort pourra les séparer.

Mais le jeune amoureux, s'il raille la révélation, se révèle un mystique enthousiaste. Il demande :

– La Mort peut-elle nous séparer ? Pour toi, Gertrud, je reviendrais du tombeau. Mon âme reviendrait auprès de son amour. Et toi, si tu mourais avant moi, la froide terre ne pourrait te garder loin de moi ; si tu m'aimes, tu reviendras et, une fois encore, ces beaux bras enlaceront mon cou, comme ils le font à présent.

Mais elle lui répond, avec une éclatante lumière dans les yeux bleu sombre, une lumière qui n'a jamais autant lui dans ceux de l'étudiant, elle lui répond que ceux qui meurent dans la paix de Dieu sont heureux au ciel, ils ne reviennent pas sur cette terre de chagrins – seul le suicide constitue un abominable péché à cause duquel les anges

tristes referment les portes du Paradis – et ce sont ces âmes damnées qui reviennent hanter les pas des vivants.

La première année de leurs fiançailles a passé, et elle est seule, car lui est parti pour l'Italie : un riche mécène lui a commandé de copier des Raphaël, des Titien, des Guido³ qui ornent une galerie de Florence. Il est parti pour conquérir la gloire, peut-être, mais est-ce moins amer pour autant – il est parti !

Certes, le père regrette le jeune neveu, presque un fils pour lui, et il s'imagine que la tristesse de sa fille n'est autre que la tristesse d'une cousine qui pleure l'absence d'un cousin.

Passent les semaines, passent les mois. L'amoureux écrit – souvent, d'abord, puis rarement – puis plus du tout.

Combien d'excuses lui invente-t-elle ! Combien souvent se rend-elle au petit bureau de poste lointain où il doit lui adresser ses lettres ! Combien souvent espère-t-elle pour ne trouver que déception !

Combien de périodes de désespoir chassé par l'espoir qui revient !

Mais le vrai désespoir finit par s'installer et ne se laissera plus chasser. Le riche prétendant entre en scène, et son père est bien déterminé. Elle doit se marier vite. Il fixe le jour du mariage – le quinze juin.

La date semble lui brûler l'esprit, comme un acide.

³ Sans doute Guido Reni (1565-1642), dit Le Guide, peintre bolognais aussi réputé pour ses œuvres délicatement sensuelles que pour ses compositions religieuses – le Vatican lui passa de nombreuses commandes (N.d.T.).

La date, écrite en lettres de feu, danse sans cesse devant ses yeux.

La date, les Furies la lui hurlent sans cesse dans les oreilles.

Mais il est temps encore – à la mi-mai – il est encore assez de temps pour qu’une lettre parvienne à Florence, il est encore assez de temps pour qu’il revienne à Brunswick, la ravisse, l’épouse en dépit de son père – en dépit du monde entier.

Mais passent les jours et passent les semaines, il n’écrit pas – il ne vient pas. Cette fois, le vrai désespoir lui envahit le cœur et ne se laissera pas chasser.

Arrive le quatorze juin. Pour la dernière fois, elle court au petit bureau de poste, pour la dernière fois, elle pose son éternelle question – et, pour la dernière fois, elle obtient la triste réponse : « Non, pas de lettre ! » Pour la dernière fois – car demain arrive le jour prévu pour les noces. Son père ne veut pas entendre ses supplications ; son riche aspirant ne veut pas entendre ses prières. Ils ne remettront pas la cérémonie d’un jour – pas d’une heure. Seule la dernière nuit lui appartient – cette nuit qu’elle emploiera comme bon lui semble.

Elle suit un autre sentier que celui qui la ramène chez elle, elle court droit devant elle, par les rues de la ville, jusqu’au pont solitaire où elle et lui, pendant le coucher du soleil, ont si souvent attendu que la tendre lueur couleur de rose brillante s’affadît jusqu’à mourir dans le fleuve.

Il revient de Florence. Il a reçu sa lettre. Cette lettre, écrite avec une encre mêlée de larmes, suppliante, désespérée – il l’a reçue, mais il n’aimait plus Gertrud. Une

jeune Florentine, qui a posé pour lui, a excité sa fantaisie – cette fantaisie qui, chez lui, remplaçait le cœur – et il a presque entièrement oublié Gertrud. Elle a un riche prétendant ? Parfait. Qu'elle l'épouse, cela vaut mieux pour elle, cela vaut encore mieux pour lui : il n'éprouvait aucun désir de s'encombrer d'une femme. N'avait-il pas son art – son éternelle épouse, sa maîtresse fidèle ?

Il a estimé plus sage de remettre la date de son retour à Brunswick : il arrivera après la cérémonie nuptiale – il arrivera juste à temps pour féliciter la jeune mariée.

Et les promesses – les rêves mystiques – la croyance en un retour, même après la mort, pour embrasser l'objet aimé ? Sortis de sa vie... dissipés à jamais, ces rêves déments liés à son adolescence...

Ainsi, le quinze juin, il arrive à Brunswick – il emprunte le pont même sur lequel elle se trouvait – regardant les étoiles, la veille au soir. Il le franchit, ce pont, puis longe la rive du fleuve, un énorme chien hargneux sur les talons. La fumée de sa courte pipe en écume s'élève en courbes bleues, fantastiques, dans l'air pur du petit matin. Il serre son carnet d'esquisses sous un bras et parfois, quelque objet, quelque paysage accroche son œil d'artiste – et il s'arrête, le temps d'un croquis – quelques roseaux et quelques galets, sur les berges – un rocher à pic, sur l'autre rive – un bouquet de saules pleureurs au loin. Les croquis terminés, il les admire, referme son calepin, vide sa pipe qui ne contient plus que des cendres, la remplit de tabac qu'il extrait d'un petit sac, chante le refrain d'une joyeuse chanson à boire, appelle son chien, tire quelques bouffées et poursuit sa marche. Soudain, il reprend son carnet d'esquisses : cette fois, c'est un groupe de personnes qui attire

son attention. De quoi s'agit-il ? Pas d'un enterrement, puisqu'il ne distingue aucune silhouette en deuil.

Ce n'est pas un enterrement, non, mais deux hommes portent un cadavre, sur une civière de fortune, recouvert d'un vieux morceau de toile. Pas question de funérailles : les porteurs sont de simples pêcheurs – des pêcheurs dans leurs vêtements habituels.

Cent mètres plus loin, ils déposent le fardeau sur un banc – un des hommes reste debout d'un côté de la civière, l'autre s'assied à côté des pieds.

Ainsi, ils forment un groupe parfait. Il recule de deux ou trois pas, choisit son champ de vision avec grand soin et commence une rapide esquisse sur sa feuille. Il en a terminé avant qu'ils ne reprennent leur chemin... Il entend leurs voix, même s'il ne peut comprendre leurs paroles et se demande de quoi ils parlent. Il s'avance à leur hauteur.

– C'est un corps que vous portez là, les amis ?

– Oui, un cadavre échoué, voici une heure.

– Noyade ?

– Oui. Une jeune fille. Joli spectacle...

– Les suicides sont toujours beaux, philosophe le peintre.

Il reste planté là quelques instants, oisif, aspire la fumée de sa pipe, médite, regarde les contours nets du cadavre et les plis de la toile grossière qui le recouvre.

Pour lui, jeune, ambitieux, intelligent, la vie est un long fleuve tranquille, aux reflets dorés — on jurerait que la mort et le deuil ne jouent aucun rôle dans sa destinée. Il se dit en fin de compte que ce pauvre suicide est si beau qu'il aimerait en faire un croquis.

Il donne quelques piécettes aux deux hommes qui lui proposent alors de retirer la protection qui recouvre le cadavre.

Mais non ! Il le fera lui-même ! Il soulève donc le morceau de toile grossière, rêche, humide qui dissimule le visage. Mais quel visage ?

Le visage qui brillait de mille feux dans les rêves de sa folle jeunesse, le visage qui illuminait, naguère, toute la maison de son oncle, le visage de sa cousine Gertrud – sa fiancée.

D'un seul regard, souffle court, il embrasse les traits rigides – les bras blancs comme marbre – les mains repliées sur la poitrine glacée – et, au troisième doigt de la main gauche, l'anneau qui appartenait à sa mère, le serpent d'or, le bijou qu'il reconnaîtrait entre mille. S'il se réveillait aveugle, demain, il le retrouverait entre mille, au seul toucher.

Mais n'est-il pas un génie, un métaphysicien ? La douleur, le chagrin – ce n'est pas pour sa race. Une seule pensée s'impose : fuir – fuir n'importe où, loin de cette ville maudite – n'importe où, loin de cette satanée rive qui borde ce fleuve hideux – n'importe où, loin du remords – n'importe où, pourvu qu'il y trouve l'oubli.

Il marche à grands pas sur la route qui l'éloigne de Brunswick. Il lui faut un bon bout de temps avant de comprendre qu'il en est loin.

C'est seulement quand son chien, langue pendante, se couche à ses pieds qu'il sent tout d'un coup sa propre fatigue et qu'il se laisse tomber sur un banc pour reprendre haleine. Comme le paysage tourne et tourne devant ses yeux éblouis, alors que son croquis des deux hommes et du brancard recouvert de toile grossière semble jaillir d'un crépuscule couleur de sang – d'un crépuscule qui le regarde !

Enfin, après être demeuré longtemps assis sur le bord de la route, jouant sans y croire avec son chien, fumant sans trop y croire, avançant sans trop y croire, semblable à un étudiant au cœur léger, il ne peut s'empêcher de revoir la scène de ce matin – elle lui brûle l'esprit mille fois par minute. Enfin, avec le temps, il se reprend un peu et tente de penser à lui tel qu'il est – un élément extérieur au suicide de sa cousine.

À part l'événement, il n'était pas pire que la veille, son génie ne s'était pas envolé, l'argent gagné à Florence tintait toujours dans sa poche arrière, il demeurait son propre maître, libre de se rendre où il le voulait.

Alors qu'il attend, assis sur la route, s'efforçant de bannir de son esprit la scène du matin – de bannir l'image de ce cadavre recouvert d'une toile humide – de se concentrer sur sa conduite à venir – où aller, le plus loin possible de Brunswick et du remords, la vieille diligence arrive, elle cahote, elle tintinnabule. Il se souvient : elle part de Brunswick et s'arrête à Aix-la-Chapelle.

Il siffle son chien, hurle au cocher de s'arrêter et grimpe dans le coupé.

Pendant toute la soirée, toute la longue nuit, pendant laquelle, pourtant, il n'a pas fermé un œil, il n'a pas prononcé un mot. En revanche, lorsque l'aube apparaît, et que les autres passagers commencent à bavarder, il s'immisce dans la conversation. Il explique qu'il est un artiste, qu'il se rend à Cologne, à Anvers pour copier les grandes œuvres de Rubens et de Quentin Metsys, exposées dans les musées. Il se rappelle, par la suite, avoir bavardé, avoir ri bruyamment et, alors qu'il bavardait, qu'il riait à s'en claquer la gorge, un des voyageurs, plus âgé, plus grave que les autres, a ouvert la fenêtre, près de lui, et lui a conseillé

de passer la tête au dehors. Il se rappelle l'air frais qui lui giffait le visage, le chant des oiseaux qui résonnait dans ses oreilles, la route plate qui semblait se dérouler devant ses yeux, et les champs. Oui, il se les rappelle avant de tomber, tout d'un coup, comme mort, sur le plancher de la diligence.

Une méchante fièvre l'a cloué au lit pendant six longues semaines, dans un hôtel d'Aix-la-Chapelle.

Il se rétablit et part pour Cologne, à pied, accompagné de son chien. Il est alors redevenu ce qu'il était. Comme d'habitude, de sa courte pipe en écume, tourbillonne un nuage bleu dans l'air frais du matin – comme d'habitude, il chante une vieille chanson à boire qu'il chantait à l'université – comme d'habitude, il s'arrête çà et là, médite un peu, prend des croquis.

Il est heureux, il a oublié sa cousine – et en avant pour Cologne !

Le voici devant l'impressionnante cathédrale, son chien à ses côtés. Il fait nuit. Les cloches viennent de sonner l'heure, et les horloges marquent le nombre onze. Le clair de lune illumine la splendide bâtisse sur laquelle flottent les regards de l'artiste, fasciné par la beauté des formes.

Il ne pense plus à sa cousine noyée : il l'a oubliée et se sent heureux.

Soudain, quelque chose, derrière lui, presse deux bras de glace autour de son cou et referme les mains sur sa poitrine.

Il n'y a pourtant personne derrière lui, car sur les banderoles qui baignent dans l'éclat de la lune, seules deux ombres se dessinent – la sienne et celle de son chien. Il se

retourne, vif – personne – rien dans toute l’immense place – rien que lui et son chien. Il les sent, ces bras de glace qui enserrant son cou, il les sent, ces mains qui se referment sur sa poitrine – il les sent, mais il ne les voit pas.

L’étreinte ne vient pas d’un fantôme, puisqu’elle est palpable – elle ne peut être réelle, puisqu’elle est invisible.

Il tente de repousser la caresse de glace. De ses mains, il saisit les bras pour les écarter, pour les éloigner de son cou. Il sent les doigts longs, délicats, glacés, humides et, au majeur de la main gauche, il sent l’anneau qui avait appartenu à sa mère, le serpent d’or, l’anneau qu’il avait prétendu pouvoir reconnaître entre mille, en exerçant son seul toucher. Il sait à présent !

Les bras glacés de sa cousine lui enserrant le cou – les mains humides de sa cousine morte se sont nouées sur sa poitrine. Il se demande s’il devient fou. « Attaque, Leo ! » hurle-t-il. « Attaque, attaque mon gars ! » Le terre-neuve se dresse jusqu’à ses épaules – les griffes du chien se posent sur les mains mortes, et l’animal pousse un cri terrifiant avant de s’éloigner de son maître, d’un bond.

L’étudiant lutte dans le clair de lune contre les bras morts qui lui étreignent le cou, et le chien, non loin de lui, gémit à faire pitié.

Un garde-ville, alarmé par le hurlement, vient voir ce qui arrive.

En l’espace d’un soupir, les bras de glace ont disparu.

Il demande au garde-ville de l’accompagner jusqu’à son hôtel et lui donne quelques pièces. Sa gratitude est si grande qu’il aurait donné la moitié de sa petite fortune à ce brave homme.

Reviendra-t-elle à lui un jour, cette étreinte de la morte ?

Désormais, il tente à tout prix de ne pas se retrouver seul. Il se fait une centaine de relations, partage la chambre d'un autre étudiant. S'il se découvre seul dans la salle publique de l'hôtel où il demeure, il tressaille et se précipite dans la rue. Les gens remarquent ses étranges comportements et commencent à penser qu'ils ont affaire à un fou.

En dépit de toutes ses précautions, le voilà seul une fois encore ; car une nuit, un moment, il se retrouve seul dans la salle publique ; il jaillit dans la rue – mais elle est vide, elle aussi et, pour la deuxième fois, il sent les bras de glace enserrer son cou, et pour la deuxième fois, quand il appelle son chien, l'animal s'écarte de lui avec un aboiement pitoyable.

Il quitte Cologne et voyage à pied – il le faut bien, à présent, car son argent fond à vue d'œil. Il se mêle à un groupe de colporteurs qui voyagent, marche en compagnie de paysans, bavarde avec tous les piétons qu'il rencontre et, du matin jusqu'au soir, recherche quelque compagnie sur sa route.

La nuit, il dort près du feu, dans la cuisine de l'auberge où il fait étape. Mais quels que soient ses efforts, il se retrouve souvent seul, et il doit s'attendre, alors, à sentir les bras de glace autour de son cou.

Bien des mois ont passé depuis la mort de sa cousine – automne, hiver, début du printemps. L'argent a presque entièrement fondu, sa santé s'est brisée, il n'est plus que l'ombre de lui-même – et il se dirige vers Paris. Il atteindra la ville en pleine période de carnaval. Il le veut ainsi, il y aspire. À Paris, au beau milieu du carnaval, il ne risque à aucun moment de se retrouver seul, c'est certain, ni de sentir

la caresse de la morte. Peut-être même retrouvera-t-il sa gaieté perdue, recouvrera-t-il sa santé, reprendra-t-il sa profession – l'art qui lui apportera gloire et fortune...

Avec quels efforts tente-t-il de parcourir la distance qui le sépare encore de Paris, alors que, de jour en jour, il s'affaiblit et que ses pas se font de plus en plus lents, de plus en plus lourds.

Mais tout a une fin ! Passés, les longs chemins mornes et monotones. Voici Paris, où il entre pour la première fois de sa vie – Paris dont il a tant rêvé – Paris dont les millions de voix parviendront à exorciser son fantôme.

Pour lui, ce soir, Paris semble un vaste chaos de lumières, de musiques, de confusions – des lumières qui dansent devant ses yeux et qui ne s'éteindront pas – des musiques qui résonnent à ses oreilles au point de l'assourdir – des confusions qui lui font tourner la tête... tourne... tourne...

Il choisit de se rendre à l'Opéra où se tient un bal masqué. Il lui reste tout juste assez d'argent pour payer son billet d'entrée et louer un domino qui dissimulera ses vêtements dégoûtants. On jurerait que quelques secondes seulement viennent de s'écouler entre son entrée aux portes de Paris et sa présence au beau milieu du bal de l'Opéra, parmi cette foule d'où monte une joie sauvage.

Finie, l'obscurité, finie, la solitude – plus rien qu'une foule folle qui hurle, qui danse – et une adorable Débardeuse⁴ pendue à son bras.

La gaieté bruyante, il la ressent jusqu'au plus profond du cœur – et la joie de vivre revient. Tout autour de lui, il entend des fêtards parler de la conduite outrageuse d'un

⁴ Femme portant une tenue de débardeur. Le déguisement était fréquent dans les bals costumés (N.d.T.).

certain étudiant ivre – et c'est lui qu'ils désignent du doigt – et c'est à lui qu'ils le disent tout net – à lui qui n'a plus humecté ses lèvres depuis hier midi – lui qui, même à présent, ne boira pas : même si ses lèvres sont craquelées, même si sa gorge brûle, il ne peut pas boire.

Sa voix est devenue épaisse, rauque, son élocution, indistincte, mais ce doit être cette ancienne légèreté de l'âme qui revint et qui le rend ivre de joie.

La petite Débardeuse se fatigue – ses bras, sur son épaule, se font plus lourds que le plomb – un à un, les autres danseurs se retirent.

Les flammes, dans les chandeliers, meurent l'une après l'autre.

Les décorations semblent fades, noyées dans les ombres, dans cette lumière avare qui n'appartient ni au jour, ni à la nuit.

Une faible lueur arrachée aux lampes qui agonisent, un pâle rayon de lumière grise, froide, du jour en train de naître, s'insinue par les volets à demi ouverts.

Dans cette lueur, la Débardeuse aux yeux de flamme pâlit tristement. Il la dévisage. Comme l'éclat de son regard agonise ! Il la dévisage à nouveau. Comme elle a pâli !

Une fois encore – et à présent, seule l'ombre d'un seul visage regarde le sien.

Une fois encore – ils sont partis, les yeux étincelants, le visage, l'ombre du visage. Il est seul – seul dans cette immense salle.

Seul et, dans le terrible silence, il entend l'écho de ses pas qui poursuivent une lugubre danse que ne soutient aucune musique.

Aucune musique – seulement le battement de son cœur. Les bras de glace lui entourent le cou – ils l'enserrent

même, ils ne veulent pas le lâcher, ils ne veulent pas qu'on les chasse. Il ne peut pas plus échapper à leur étreinte de glace qu'il ne pourrait échapper à la Mort. Il regarde derrière lui – il n'y a personne dans l'immense salle, sauf lui, mais il peut sentir – glacés, comme la Mort elle-même, mais combien palpables ! – les longs doigts minces et la bague qui avait appartenu à sa mère.

Il tente de hurler, mais sa gorge brûlante l'en empêche. Seul l'écho de ses pas brise le silence – ses pas qui accomplissent la danse qu'il ne peut pas interrompre.

Qui a dit qu'il n'a pas de partenaire ? Les mains de glace étreignent sa poitrine et à présent, il ne fait rien pour fuir leurs caresses. Non ! Une polka encore – et il tombe raide.

Toutes les lumières sont éteintes et, une demi-heure plus tard, les gendarmes entrent avec une lanterne pour s'assurer que l'Opéra est bien vide. Un grand chien les suit – ils l'ont trouvé, hurlant à la mort, assis sur les marches du théâtre. Près de l'entrée principale, ils trébuchent – c'est le corps d'un étudiant, mort d'inanition, d'épuisement et de l'éclatement d'une veine du cou.